

« L'AMOUR QUI N'OSE PAS DIRE SON NOM »

# CORYDON ET SA MUSE

PAR LUCIEN FARNOUX-REYNAUD

*Epistola enim non erubescit.*  
CICÉRON.

Il paraît qu'il ne convient pas d'employer, en tant que synonyme, homosexuel et pédéraste. Le premier de ces termes reste celui par lequel les sectateurs se désignent entre eux et tolèrent qu'on les dénomme. Le second renfermerait un sens péjoratif particulièrement choquant. Nous reconnaissons, en effet, que le qualificatif homosexuel porte manchettes et gilettes. Il possède un petit air scientifique de bon aloi, en même temps que d'excellente éducation, qui lui confère ses lettres bourgeoises. N'est pas « bougre » et due qui veut, c'est allure de grand seigneur. Que la roture, même enrichie, se contente d'homosexualité. Quant à pédéraste, il convient on ne sait quoi de frère, de touche, de servile. Il arrive presque sur espadrilles avec une mine sournoise et fanée... cette allure, un peu gouape, qui émeut les jolies femmes blasées. Mais ici l'opinion des jolies femmes n'est d'aucune importance.

Discuter de ces questions suscite toujours un léger malaise. Les préjugés s'offusquent plus vite que la pudeur véritable. D'inavoués penchants se révèlent hypocritement. Les uns apportent avec eux l'immédiat anathème, d'autres une secrète complaisance. Aussi le premier et plus complet éloge qu'on puisse adresser à M. François Porché est d'avoir abordé le problème avec une réelle santé morale et une noble impartialité d'esprit (1). Son livre, net, précis, qui ne brave jamais l'honnêteté tant il est honnêtement pensé et réalisé, décèle, dans l'histoire de la littérature, la présence constante et le rôle de l'élément « uranien ». Dieu qu'est badin ce terme où l'astronomie n'a aucune part !

Mais le but de M. François Porché n'est pas de donner des directives à un éditeur habile préparant une anthologie. Quoiqu'on ne puisse douter du succès d'une telle publication tant le snobisme contemporain se manifeste avide de désordres sexuels, tant les salons en mal de bel esprit et les revues, s'imaginant en gésine de l'avenir, accordent de considération aux invertis. Voulant étudier cet amour... spécial, pour s'exprimer ainsi qu'un rapport de police, il le prit dans sa manifestation la plus sensible... son expression littéraire... Il nous le montre évoluant du climat de la poésie où s'esquissent les Eglogues de Virgile, où se masquent d'ambiguïté les poèmes d'Hafiz, de Sadi, les sonnets de Shakespeare, pour arriver à l'analyse chimique de Marcel Proust, à l'ivresse zoologique de

(1) L'Amour qui n'ose pas dire son nom, Grasset.

Corydon, au cas clinique pur et simple. Les années se succédant, la cité des camarades que rêva Walt Withman se constitue occulte dans la secte innombrable et internationale possédant ses rites, ses mots de passe, sa hiérarchie même, qu'évoque la célèbre prosopopée proustienne. Par quel prodige l'absinthe amère du pauvre Lelian, qui tenta

*Le roman de verre à deux hommes*  
*Mieux que non pas d'époux modèles*

et la fatalité d'Oscar Wilde, l'homme à l'œillet vert, aboutirent au triomphe public et ratifié de l'apologie Gidienne dans « Si le grain ne meurt ».

Puis M. François Porché s'étonne de cette assurance croissante des homosexuels et qu'à la réprobation jadis unanime succède la tolérance, souvent même les faveurs du monde littéraire et du monde tout court. En vérité, le diagnostic est encore plus catégorique que notre auteur semble le formuler. Il étudia les homosexuels dans la littérature pour discerner le jeu de leurs sentiments, mais aujourd'hui presque toute la littérature subit leur emprise. Qui ne lui cède pas, inconsciemment ou non, voit le public se détourner de son œuvre et demeure accablé sous des excommunications majeures, fielleusement prononcées dans l'ombre des cénacles.

Nous n'entendons pas déclarer qu'une campagne systématique, volontaire, soit menée par les homosexuels pour écarter qui ne serait pas des leurs. Les causes sont plus profondes. Il s'agit d'influences et non de faits, de réactions mentales et non de décisions préméditées ; en résumé, de la prédominance de l'esprit pédérastique.

Nous le découvrons d'abord dans l'ensemble des mœurs littéraires actuelles. Nul n'ignore que pour des raisons multiples, dont l'examen n'a que faire ici, l'homosexuel possède un certain nombre de défauts féminins. La maladie du mensonge, l'instabilité des sentiments, l'émotion à fleur d'épiderme, un narcissisme latent et le goût des commérages. La vie des milieux dits intellectuels, dits surtout par eux, reflète assez exactement ce singulier mélange. Nous assistons à la formation d'une suite de petites chapelles... caves obscures pour la culture de champignons vénéneux où s'étiolent promptement les talents véritables qui s'y égarent, tandis que l'on y célèbre dévotement le culte du médiocre avantageux. Des revues apparaissent, portant la nou-



velle frelatée à des lecteurs snobs et crédules. Le pédéraste se manifeste par excellence l'homme de la petite revue. Une certaine acuité de jugements pour le détail, une adresse au découpage, puis au stoppage, une patience jusque dans la mesquinerie et une curiosité insatiable de concierge, lui permettent de gloser indéfiniment, de critiquer avec prestesse et de nous présenter enfin un ensemble précis, séduisant... un peu agaçant aussi... enfin un bel ouvrage de dame où les fleurs en broderies s'offrent plus parfaites que les roses véritables.

Leur nature portée à la dissimulation les entraîne à goûter surtout cette littérature confidentielle qui triomphe aujourd'hui. Petits secrets d'alcôve romancés sous le nom d'introspection, émotions minuscules en poèmes abscons, soigneusement entortillés autour d'un bâton grammatical : le fin du fin devenant l'imperceptible au bénéfice d'une pseudo élite salonnaire qui prend le thé tous les jours. L'art de cabaler, où ils passèrent maîtres plus que dans l'art tout simple et une virtuosité dans l'intrigue leur servent à monter en épingle des individualités qui ne résisteraient pas sans tuteur. Ainsi le fameux panier de crabes de la gendlette devient l'autre souterrain où se battent des cloportes. On comprend comment et pourquoi des réputations surfaites se gonflent au vent d'un engouement subtil, crevent aux rageurs coups d'épingles de rancunes encore plus inattendues. Ne dirait-on pas de jolies madames plus qu'amies durant six mois et se lançant ensuite à la tête, dans une haine inexpiable, le nom de leurs amants et de l'eau de vaisselle ?

Nous voici donc parvenus, passant automatiquement de la littérature aux littérateurs, à juger du sens même de la production contemporaine. Certes, le vibron pédérastique reste plus difficile à déceler ici. Il se loge souvent dans le désordre placentaire des écoles successives, se métamorphose selon les changements climatiques que de véritables talents suscitent. Pourtant, il ne saurait échapper à l'observateur décidé.

Nous devons alors considérer les trois formes principales que peut prendre l'homosexualité dans une expression artistique, formes découlant de l'attitude sociale dans laquelle l'individu réfugie son inquiétude sexuelle.

D'abord le pédéraste honteux. Il se recrute de préférence dans des milieux bourgeois et bien pensants, se courbe obscurément sous le poids de la vieille malédiction biblique, n'ose trop se retourner sur lui-même de peur d'être changé en statue de sel et s'efforce à se mêler au troupeau, dont il se sent exclu, en dissimulant ses tendances, ses instincts qu'il reconnaît ainsi implicitement tarés et infamants.

Il n'aborde donc qu'avec nulle atermoiements cette extériorisation plus ou moins déguisée qu'est un ouvrage littéraire. Nous n'envisageons pas ici le genre mémorialiste où les mêmes défauts féminins déjà relevés, qui leur donnaient tant de facilité pour la critique et la direction d'une revue, s'épanouissent à loisir et les conduisent à d'indéniables réussites selon l'incomparable exemple de Marcel Proust. Dans l'élaboration d'une œuvre romancée, ils transposent et accordent

leurs préférences secrètes à une héroïne dont en vérité ils ne savent que faire en tant que femme. Ce qui fausse irrémédiablement les caractères et leur évolution.

Nous ne discutons pas qu'un amour d'homosexuel *pourrait* présenter toutes les nuances, tous les degrés d'un amour ordinaire. Nous disons *pourrait* et non *peut*, ainsi que M. François Porché, car les conditions dans lesquelles il naît et se développe ne sont jamais comparables. Songe-t-on à toute la détresse qu'un tel sentiment suscite chez une âme sensible ? A l'anxiété normale du non-aimé ou mal-aimé s'ajoute l'angoisse, la honte de se tromper, de rencontrer un individu ne partageant pas vos goûts, ne les admettant pas. Un amant malheureux flatte toujours secrètement la femme à laquelle il s'adresse en vain. Un homosexuel risque d'être accablé par un mépris doublement cruel puisqu'émanant de celui qu'il chérit. Favorisé par un consentement mutuel, sa jalousie s'exaspère de la rareté du cas et les précautions qu'il prend pour dissimuler son bonheur font apparaître bien anodine la discrétion dont s'entoure parfois une aventure hétérosexuelle, mais coupable pour de simples considérations mondaines.

Voilà qui nous explique cette atmosphère trouble dans laquelle se meuvent tant de personnages de nos romans contemporains. Ces hésitations, ces fluctuations, ces réticences devant un accident comme toute assez simple : l'attraction qu'un homme et une femme trouvent l'un pour l'autre. Mais nul n'ose s'abandonner à l'impulsion qui le bouleverse. Chacun résiste ou ne sait à quoi, se complait dans la délectation morbide et préfère se livrer à quelques excentricités, comme jeter sa famille dans l'escalier ou par la fenêtre, tuer le voisin ou se tuer soi-même, partir, mourir silencieusement de consommation. Quand ils cèdent, c'est avec une telle honte, un désespoir si profond qu'on souhaite soudain leur conseiller de ne pas en déguster les autres si vraiment cela ne leur plaît pas !

Un lecteur sain, dès le troisième chapitre, conclut que si l'on faisait monter le garçon boucher du coin l'héroïne serait calmée et nul drame ne se produirait. Il découvre des milieux si compliqués et si facilement outragés qu'il songe malgré lui à ce petit garçon, excédé de la flore et du potager que sa mère évoquait pour expliquer la formation de la famille et lui répondant... « on ne couche donc jamais chez nous ? »

Aussi le freudisme fut admirablement accueilli. Ce masque scientifique permet de commenter, de réhabiliter une inquiétude sexuelle qui ne provient que d'une hérésie. Les marchands de cauchemars s'en donnent à cœur joie avec la libido, triste aveu d'impuissance ou de la confusion des sexes et le carnaval de Freud cavalcade dans la littérature et unit hypocritement Sodome et Lesbos.

Nous arrivons maintenant au second cas : le pédéraste triomphant. Non qu'il se considère comme appartenant à une humanité évoluée ; au contraire, il s'estime comme un hors nature et s'en admire. Qu'il coupe la queue de son chien comme Alcibiade ou fleurisse sa boutonnière d'un crillet vert et mensonger à la

Wilde, il ira toujours contre les lois, contre la règle. Scandale physique auquel il tient, il se veut de plus un scandale intellectuel. La perversité passionnelle n'est que le contrepois du paradoxe dans la pensée. Son esthétisme naît à rebours des principes admis et c'est la nature qui a tort de ne pas lui ressembler.

Dandy parfois, toujours insolent, désinvolte, il passe et séduit. Il suscite des prosélytes pour la coupe d'un veston, le vernis des chaussures. Quel essai plaisant à écrire sur la conquête à la pédérastie par une simple influence vestimentaire ! Ses répliques ridiculisent le blâme. Son éternelle jeunesse, parfois poète, vernissée, inquiète, attire comme un printemps vicieux et de son œuvre s'élève un frisson élégant, calin, insidieux... tel l'appel nocturne d'un Narcisse nu, jouant de la flûte pour célébrer son corps miré par la fontaine. Il va droit à toutes les extravagances de l'esprit pourvu qu'elles dynamisent quelque chose. Il pirouette des déliquescentes de l'impressionnisme mourant aux clamours du dadaïsme, aux vagissements surréalistes. Auprès de sa virtuosité, toutes les tentatives apparaissent d'hier et, abandonnant les suiveurs dans des impasses, il rit que quelques-uns aient pu prendre au sérieux ses prestidigitations d'anarchiste en gants blancs.

Parfois il domine dans la politique. Alors retrouvant les effusions humanitaires de Walt Whitman, entraîné par sa sensiblerie et son inconséquence de femme, il devient rouge, confère une apparence fraternelle à des revendications de haine et cède encore là à son goût de l'époustouffage, à son attirance morbide pour l'innovation surprenante et destructrice.

Nous discutons nettement la double face du désordre intellectuel contemporain. D'une part, un malaise sournois, une complication sentimentale provenant plus de fièvres paludéennes que de délicatesses profondes ; de l'autre, une frénésie pour l'inédit, l'excentrique, suscitant le snobisme dans l'espoir de s'en servir et en devenant l'esclave. Nous avons pu constater que ce désordre reste intimement lié au goût homosexuel, se présente son correspondant dans le plan cérébral. Non seulement l'entier lue cette catégorie d'éphèbes hésitants, que le pédéraste triomphant éblouit après que le pédéraste honteux eut déréglé leur conscience inexorable en faisant émerger cette part de louche animalité ; mais il perturbe toute la jeunesse, lui communiquant le goût du trouble, de l'indécis, du scandale facile qui fait illusion, et la conviction que tout instinct est légitime puisque naturel, que l'unique moyen de vaincre le vice consiste à s'y abandonner.

Il était normal que dans une telle conjoncture surgisse le troisième cas : le pédéraste apologiste. Ce fut M. Gide. Wilde se voulait hors la loi naturelle... au-dessus d'elle... dans son orgueil, M. Gide se refuse d'être contre nature et pour lui l'homosexualité n'est pas une anomalie impertinente, mais le signe d'une évolution à son point le plus haut. Il est bien entendu que nous ne parlons pas ici en moraliste pudibond. Chacun reste absolument libre d'agir dans sa vie privée comme il le veut, ou plus exactement comme il le peut. Mais on est en droit de discuter l'attitude publique d'un écri-

vain, de le rendre responsable de l'influence qu'il se flatte d'exercer. Personne ne niera qu'avec une ténacité de termitte, M. Gide sape la famille, dissout lentement dans tout jeune esprit les notions les plus fondamentales, même de sa propre dignité... et se complait dans tous les avilissements. Nous ne discutons pas un grand talent, mais de ce maître de la réticence, de l'aveu et du secret, chaque ouvrage est un beau livre et une petite infamie.

Si nous avons associé les noms de Gide et de Wilde, c'est que leur rencontre fut primordiale pour l'apologiste d'aujourd'hui. *Ménaque* traverse *l'Immoraliste* comme le grand initié d'un Ordre mystérieux. Malgré sa verroterie et ses éblouissements, Wilde apporte dans la débauche plus de grandeur que Gide. Il possède un peu de l'attrait de l'ange déchu et l'on devine un sourde angoisse quand il écrit : « On a toujours l'orgueil des vices qu'on vous prête si l'on est généralement moins fier de ceux que l'on a. » Son insoutenable prétention l'impose comme un outlaw, mais l'on songe malgré soi à un mot espagnol qui traduit pareil destin d'un désespéré — un désespéré —. M. Gide n'est qu'un prêtre sacrilège... il récite des oraisons mauvaises sur sa Bible renversée et ses scandales, provoqués à bosscient, font de lui l'Erostrate du temple genevois. Il demeure le théologien de la dépravation s'applique, par un cumul de libertinage et d'dogmatisme, à intégrer l'homosexualité dans la Genèse. Il se livre à la propagande d'un pasteur missionnaire dans les Nouvelles-Hébrides, et sa prédication en style huguenot lui permettrait de briguer la présidence du Consistoire de la Sodome reconstruite. Son satanisme reste donc celui des messes noires, non de Simon le magicien. S'il conserve dans les oreilles, comme le remarque M. Porché, le rire « interminable, immatrisable, insolent », de Wilde lui enseignant à Alger que « le plus grand plaisir du débauché est d'entraîner à la débauche », ce fut pour rire sous cape avec les *Faux Monnayeurs* en guettant les lycéens à la porte des collèges ou dans un angle du salon familial.

Son apologie de l'homosexualité n'est même pas un acte de courage... elle arrive trop tard pour cela. Elle viserait plutôt à devenir le Nouveau Testament des rites uraniens et en considérant la liste de ses œuvres où s'associent étrangement un souci de justification et cette propension à trahir, on ne peut que penser à l'axiome de Wilde : « Tout grand homme possède ses disciples et c'est toujours Judas qui écrit la biographie. »

Lucien FARNoux-REYNAUD.

